

Madrid

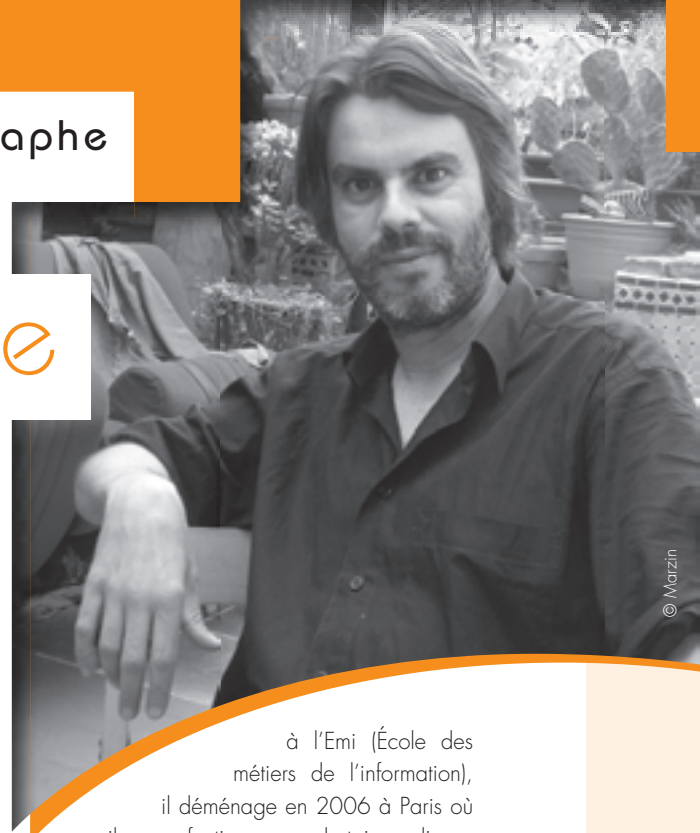
# Pierre-Yves Marzin entre mamm-gozh et tacos\*

Passionné d'Amérique latine, sans pour autant renier son Trégor natal, Pierre-Yves Marzin a posé son sac à Madrid. Même si la presse ne permet plus guère aux photographes d'affirmer un point de vue, ses reportages trouvent encore leur place, notamment dans le journal *Libération*.

Né en 1972 à Lannion, Pierre-Yves Marzin obtient une maîtrise d'histoire à Rennes avant de partir au Mexique, en 1996, pour un DEA sur l'histoire du cinéma mexicain. Mais à Mexico, c'est le déclic... « Comme n'importe qui, lorsqu'il est à l'étranger, j'ai commencé à prendre des photos. Et j'ai senti qu'il se passait quelque chose. Le Mexique m'a happé. La langue – pourtant, je n'étais pas très bon en espagnol à l'école ! Et la photo aussi. Je me souviens avoir acheté là-bas deux Photo-Poche, sur Robert Frank et sur Josef Koudelka. Un flash ! Tout un continent s'ouvrait à moi. C'était comme pour le rock, je me disais : ce truc, c'est pour moi... Du coup, j'ai renoncé à mon DEA. » Au retour, Pierre-

et Isabelle. Elle nous a mis en confiance et nous a dit : Allez-y ! »

Un an après, en 1998, Pierre-Yves repart. À New York, il s'achète un Leica d'occasion. Mais il retourne au Mexique, bien sûr. Cette fois, il y restera six ans. À Mexico, il se perfectionne au Centro de la Imagen, où des photographes de l'agence Magnum viennent enseigner. Il dévore les revues et les expositions, se construit une culture photographique. « Je disposais d'une bourse "défi jeunes" pour réaliser un livre axé sur mon travail photographique, avec le soutien d'emblée des éditions Skol Vreizh. Et puis, j'ai commencé à collaborer avec la presse mexicaine. C'est comme ça que j'ai suivi la campagne électorale d'un candidat, par exemple. J'ai fait mon premier reportage pour le journal *Libération*, sur le cinéma mexicain. Je donnais à côté quelques cours de français, mais en gros, je vivais de la photo. » Le livre, intitulé *War hent ar Chiapas*, sera édité en breton. « Pour moi, ça tombait sous le sens. J'entendais beaucoup de breton durant mon enfance, je l'ai appris ensuite. Et à cause du sujet, aussi. » *War hent ar Chiapas* (Sur la route du Chiapas) conduit en effet Pierre-Yves dans cet État



à l'Emi (École des métiers de l'information), il déménage en 2006 à Paris où il se perfectionne en photojournalisme, améliore sa façon de travailler auprès de professeurs comme Mat Jacob, avec qui il exposera par la suite, se fait un bon carnet d'adresses, entre comme stagiaire à *Libé*. « C'est vrai que si je réfléchis à mes motivations, je me rends bien compte que j'ai été branché journalisme très jeune. C'est ça qui m'intéresse, dans le fond : raconter des histoires. Malheureusement, la presse a beaucoup changé, et il devient très difficile d'affirmer un point de vue pour un photographe. *Libé* est un des rares journaux qui le permettent encore un peu, malgré tout. En fait, dans ce boulot de reportage, tu ressens toujours un manque. Il est impossible de raconter ce qu'on a vécu. C'est ce qu'on appelle "la radicalité de l'instant". En fait, pour moi, la photo est surtout un prétexte pour voyager, pour rencontrer les gens. Un passeport qui permet d'entrer en contact. »

Pierre-Yves Marzin vit aujourd'hui à Madrid. *Et de son art*. Collaborateur régulier de *Libé*, il publie aussi dans le journal suisse *Le Temps*, le *JDD* ou *Le Monde diplomatique*, et travaille pour les éditions Anaya, qui éditent des guides et des manuels scolaires. Quelques expositions permettent également de faire connaître son travail personnel, qu'il poursuit en argentine. « Madrid, c'est un peu à mi-chemin entre la Bretagne et l'Amérique latine, où je pars dès que je peux pour des reportages, mais c'est aussi proche du Maghreb, où je suis amené à me rendre depuis la révolution tunisienne. » Dernier reportage en date : au Mexique, sur une police communautaire amérindienne. « Ce fut assez douloureux. Cela faisait six ans que je n'étais pas allé là-bas, et je ne m'attendais pas à trouver le pays en proie à une telle violence. »

\* *mamm-gozh* signifie « grand-mère » en breton, et *tad-kozh* (prononcer « tacz ») signifie « grand-père ». Les *tacos* (prononcer « taccos ») sont des galettes de maïs mexicaines.

[www.pierreyvesmarzin.com/](http://www.pierreyvesmarzin.com/)  
<http://darlacara.blogspot.com>

## Bibliographie :

*War hent ar Chiapas*,  
éditions Skol Vreizh, mai 2001

*Visiones de Mexico, 21 fotografos*,  
Pentagraf ediciones, novembre 2008



Yves s'inscrit au club photo de Guingamp. Il y apprend toute la technique de l'argentine, la prise de vue, le tirage, etc. « C'est bizarre, avant d'aller au Mexique, j'étais pigiste au journal *Le Télégramme*, pendant les vacances ; ça me donnait l'occasion de prendre des photos, mais ça ne m'intéressait pas plus que ça. » Deux photographes bretons lui apportent alors leurs précieux conseils : Claude Le Gall, à Plévin, et Francis Goeller, à Lannion. Et puis, il s'inscrit à un stage à Lannion, avec la photographe sicilienne Letizia Battaglia – célèbre pour ses photos des crimes de la mafia –, stage auquel participe une jeune photographe bretonne qui fera parler d'elle par la suite : Isabelle Vaillant. « Letizia nous a particulièrement encouragés, moi

rural du Mexique, où il se sent vite comme chez lui. Il passe les checkpoints sans trop d'encombres. Avec ses yeux noirs et son accent mexicain, personne ne pense avoir affaire à un *gringo*. « Je me suis rendu compte que, quand j'étais là-bas avec des gens de Mexico, ils étaient plus perdus que moi. En fait, j'avais l'impression de retrouver ce monde paysan que je connaissais bien : deux langues s'y côtoyaient aussi, ce n'était pas très riche non plus... C'était un peu le paradis perdu de mon enfance, quand j'allais chez ma grand-mère, à Loguivy-Plougras ; j'y retrouvais ce même goût de la liberté. »

Au retour, Pierre-Yves Marzin s'installe à Brest, ville fascinante pour un photographe. Reçu sur concours